

Autrefois Riopelle

Paquerette Villeneuve

Volume 46, numéro 187, été 2002

Jean-Paul Riopelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, P. (2002). Autrefois Riopelle. *Vie des Arts*, 46(187), 36–36.

Autrefois RIOPELLE

Je n'aime pas te savoir disparu, et il me semble qu'évoquer ta mémoire ne ferait qu'aggraver la peine. Alors, j'ai fouillé dans mes notes pour te retrouver vivant, tel que tu m'as fait l'honneur de te laisser voir de près. Voici quelques images cueillies dans mon journal de l'époque où nous nous retrouvions à Montmagny pour préparer ton exposition Riopelle-Bourgault, précédées d'une visite à l'atelier de l'Estérel.

Le 16 décembre 1990. Qu'il travaille ou qu'il traverse des phases à vide, Jean-Paul est toujours entièrement absorbé par son besoin d'expression et de manipuler la matière. Je ne le vois pas les mains immobiles. Elles chantent comme un clavier. Elles sont si belles, frémissantes, comme si tous les oiseaux du monde pouvaient d'un geste s'envoler de chacun de ses doigts. Des mains magiques, un regard lourd d'interrogations, de méfiance des apparences, de scrutateur. Et autour de lui, un espace parfaitement bien tenu, sans désordre, où chaque objet peut être lu sans encombre. Émouvant de le voir le matin – l'été, il faut dire –, s'étendre sur le sol comme pour en accumuler les vibrations, en tirer un bonheur qui sera retranscrit plus tard sur le papier. Et cette intimité bouleversante qu'il a toujours su maintenir, même malgré ses fortes défenses de Balance, malgré l'âme farouche qui fait de lui un personnage qui prend tant de place car il en a besoin et sait l'investir de façon somptueuse....

Le 13 mars 1991. Il y a des moments où il sait parfaitement ce qu'il veut et où il va; il y en a d'autres où il pratique avec une énergie un peu difficile à contourner le plaisir de vous faire tourner en bourrique. L'idée de jouer les sphinx, art qu'il pratique à merveille, ne l'incommodé pas vraiment. (Car il joue avec l'énergie d'un fils unique, qui n'a nulle envie de rentrer s'embêter avec les parents et ferait n'importe quoi pour détourner les enfants – et adultes du voisinage – du projet de le laisser seul.)

Le 16 avril. Il faut beaucoup de concentration pour suivre Jean-Paul, qui vous apporte pêle-mêle ses rêveries, ses états d'âme ou de santé, ses très judicieuses remarques sur certains phénomènes dont le pourquoi et le comment – et même l'existence – vous échappent. À quoi s'ajoutent quelques clins d'œil vers une direction également inconnue, et qui vous charrie à travers tout ça avec son immense énergie, derrière laquelle, on l'oublie souvent, se cachent les faiblesses et sensibilités inhérentes à chacun.

Le 19 avril. Hier après-midi, sur le balcon arrière de Gilles et Gina, le guide de chasse de Jean-Paul et de son épouse. Il y a des outardes aux ailes coupées dans divers enclos, séparés par un grillage pour permettre aux couples pondus de mener leur vie; à un moment, elles se sont toutes mises à «cacarder», ou quel que soit le bruit inhérent à cette espèce, de concert, pour saluer un vol d'outardes libres au-dessus de leur tête. «Si nous n'avions pas été assis dehors, elles se seraient posées», de dire Jean-Paul.

La marée était basse, les battures à nu dans un mélange de boue et de glace salie car le fil de l'eau n'a pas encore tout nettoyé – ce ras le sol de l'eau dégagait l'île et lui redonnait sa qualité de lieu sans attache, avec au loin les Laurentides sur la rive nord au pied desquelles un nuage de vapeur s'élevait. Le vent, un léger «nordais»

toujours présent, léger et de plus coupé de notre balcon par un mur qui nous protégeait, servait à nous rafraîchir juste assez du soleil qui nous caressait le visage – en douceur, en chaleur, en douce léthargie. Une bonne bouteille de rouge, un Bordeaux parfaitement chambré, une Gauloise, des bruits de nature, interrompus par une conversation qui allait et venait au gré des heures. Un bain d'espace.

Le 28 avril. Toute désorientée d'être à Montréal après la chaleur animée de Montmagny, le va-et-vient des énergies vitales canalisées par Jean-Paul et redistribuées pour le profit de tous, sa façon de baigner son entourage dans le fluide permanent des émotions, indignations, échanges, projets qui font que chaque journée, chaque heure même a son profil particulier. Sa grâce. Pas toujours immédiatement perceptible car l'intensité de sa présence en tous moments risque de provoquer des indigestions chez les natures même les plus en forme, jamais en effet ne s'arrêtant chez lui le moteur à assimiler la vie pour la transformer, le moment venu, en œuvre.

Le 13 mai. Jean-Paul: je me réjouis que quelqu'un de mon entourage puisse vivre la tyrannie de ses caprices sans perdre de ses qualités humaines. Les coups d'humeur de son tempérament, les lumières qui s'allument, les «tilts», les pistes qui disparaissent, tout cela fait partie de la psychologie profonde de l'entièrement habité par les lois de l'inspiration, qui le domine. Dominant? Pour lesquelles il a su ou appris à entretenir constamment une piste d'atterrissage, inspiration avec laquelle il vit, d'abord et avant tout: avec laquelle il gravite alors que les autres gravitent autour de lui.

Le 7 juin. Jean-Paul me disait ce matin: «Je cherche un lieu pour travailler». Appelé à le définir, il m'a répondu: «Il faut que l'endroit soit haut de plafond, avec des fenêtres et autour, la nature habitée». Même cette salle aux larges baies vitrées donnant à perte de vue sur le fleuve et les montagnes où nous étions hier ne lui suffirait pas. «Dans cette région, quand les oies sont parties, il ne reste plus d'oiseaux.» Quand on pense à l'importance du mouvement dans ses œuvres, importance aussi grande que celle de la couleur, fournie ou nourrie sans peine par les couchers de soleil, il n'est pas difficile de comprendre que les îles lui conviennent mieux, riches de vie sauvage, que des zones plus ou moins urbanisées. L'irritabilité propre au créateur entre aussi en ligne de compte, pour demander d'un lieu qu'il respecte en tous ses aspects le calme nécessaire à la création. De toute façon, l'image, comme tout autre élément créateur, naît des convulsions. Et la possibilité d'accumuler la vapeur pour la transformer en agent explosif est le propre universel de l'artiste, quels que soient les ingrédients de départ. L'artiste est une machine à sensations, à émotions, un traducteur naturel de la condition humaine.

Le 19 juin. De se frotter à quelqu'un comme Jean-Paul est bénéfique. C'est un repos inimaginable et rêvé que de n'avoir jamais à juger, donc à s'interroger sur le sens des gestes d'une personne, parce qu'on perçoit qu'ils ont pour départ et pour fin de répondre aux exigences intérieures de votre interlocuteur.

Toujours le 19 juin. Jean-Paul a des relations passionnelles même avec son café du matin....

Paquerette Villeneuve